

CONVERGENCES ET DIFFÉRENCES

Umanità nova - 7 avril 1922

Errico Malatesta se félicite de la naissance d'une psychologie révolutionnaire qui rapproche, aujourd'hui plus qu'hier, les jeunes de la tendance républicaine et les anarchistes dans un même courant de sympathie. Il cherche à expliquer ce phénomène et m'invite également à apporter, moi aussi, des éléments d'explication.

Une situation psychologique, un état d'esprit apparemment irréfléchi doivent parfois être évalués et critiqués à la lumière d'un raisonnement et d'une analyse critiques. Dans la mesure du possible, étant donné que tout raisonnement suppose qu'on suive la méthode positive et expérimentale.

Il y a quelque temps, et même longtemps me semble-t-il, j'ai eu une discussion de ce genre avec Pietro Gori; ou plutôt, c'était un genre de discussion habituelle entre nous, quand nous flânions le long du cours sinueux de l'Arno dans la silencieuse Pise, en nous demandant: «Comment expliquer cette amitié entre républicains et anarchistes, qui fait que leur psychologie présente des points de convergence qui les poussent à se rejoindre et qui leur permettent de le faire?».

Mais répondre, cela aurait voulu dire donner la difficile explication du «pourquoi des choses» - comme un professeur de l'Athénée de Pise définissait alors (ou ne définissait pas) l'objet de la philosophie - et à l'époque, nous ne pouvions pas répondre de façon précise et définitive: dans l'idéalisme touchant de Pietro Gori, dans sa poésie humaine et naturaliste, le problème se fondait et disparaissait dans des accords et des harmonies aussi douces que celles d'une harpe lointaine.

Malatesta part aussi d'un idéalisme qui imprègne tout mais il a des tendances d'homme pratique qui raisonne de façon concrète, incisive, voire polémique, et ces tendances le poussent à vouloir disséquer tous les phénomènes, à chercher à savoir ce que recouvre telle ou telle ambiguïté, à aller au-delà de la surface des choses.

Dans son attitude envers le républicanisme, il y a tout à la fois du respect et une certaine critique, ainsi qu'une certaine bienveillance; et cette bienveillance n'est pas une fin en soi ou seulement un «état d'esprit»: elle est résolue et elle le pousse à éclaircir les situations et à dissiper peut-être les équivoques.

Malatesta a lui-même apporté une première explication d'ensemble de ce phénomène de sympathie, dirai-je, quand, avec ses amis les plus proches, il a suivi le cortège des mazziniens aux côtés de la foule des républicains, dans un geste en apparence irréfléchi et sentimental et qui, en réalité, était fait de logique instinctive, d'expériences vécues et d'intuitions profondes. Il voyait en Mazzini l'homme persécuté par la monarchie, le champion d'un humanitarisme qui lui avait fait volontiers oublier l'Italie - selon ce qu'écrivait Oriani - l'apôtre assoiffé de justice et de liberté, celui qui croyait en la loi du progrès qui fera qu'un jour l'humanité et l'individu seront affranchis de toute chaîne et de toute coercition qui aujourd'hui les oppriment et les écrasent.

Ces grandes idées générales ne veulent être ni de la littérature métaphysique ni de l'abstraction comme c'était le cas pour les anciennes révolutions bourgeoises dépassées. C'est en elles qu'il faut chercher le pourquoi des convergences qui dans un premier temps, critique mais sommaire, peuvent apparaître étranges et absurdes. En elles, et dans ce mouvement de grands idéaux sociaux et révolutionnaires résolument modernes où Robert Ardigo, habitué à la méthode positive, voyait les forces psychosociales les plus valables au service de tout mouvement de civilisation. A ces raisons idéalistes, il faut ajouter des raisons qu'une simple logique strictement rationnelle ne peut ni formuler ni résumer: des raisons je ne dirai pas sentimentales mais plutôt psychologiques et qui relèvent de la psychologie révolutionnaire, laquelle peut rapprocher des hommes qui expriment concrètement leur foi dans des systèmes différents et de façon différente mais qui vivent au même moment une même passion pour la révolution et l'innovation.

Quand les républicains usent de la formule nouvelle «république sociale», ils entendent précisément affirmer par là qu'ils veulent la révolution.

Errico Malatesta veut que le républicanisme social soit plus qu'une formule vague, plus que du romantisme révolutionnaire, plus qu'un idéalisme, dont l'ampleur lui permet de rejoindre une certaine forme intellectuelle et fugitive d'anarchisme. Ce qu'il veut là n'est pas illogique. Car dans ce qu'il a et dans ce qu'il apporte de plus «nouveau» et de plus novateur, le républicanisme tend précisément à éprouver la solidité de sa doctrine et de son idéal au contact des problèmes sociaux les plus graves et les plus urgents; à définir sa propre conception de la révolution; à trouver ses assises conformément à la nouvelle orientation que la formule «république sociale» résume le mieux - une formule qui veut être aussi un acte de volonté et l'expression d'une orientation résolue.

Je suis tout à fait d'accord avec Malatesta: si la république ne devait être qu'une simple formule de gouvernement, à quoi servirait de souffrir mille tourments pour cette passion républicaine, à quoi servirait de faire l'effort de réaliser un simulacre de révolution? Si demain il y avait une pseudo-république de ce genre, nous aussi nous serions contre: contre un mensonge social de plus qui ne ferait qu'égarer ou ralentir le mouvement vers une seule justice et une seule liberté pour tous les hommes - qui est ce vers quoi tend le mouvement social républicain. Ce mouvement a dépassé la conception d'une république «institution bourgeoise»; il accepte aussi, sans l'idéaliser, la méthode de la lutte des classes: il s'oppose aux conceptions «étatiques» fondées sur une dictature quelle qu'elle soit, et même sur le parlementarisme actuel; il accepte par contre la conception d'une structure sociologique syndicale.

Mais est-ce qu'un mouvement comme celui-ci, social-républicain, est toujours un mouvement étatique, c'est-à-dire tendant toujours à un régime qui restreint la liberté individuelle et humaine?

C'est ce que semble nous demander Malatesta qui désire avoir une réponse définitive rapidement.

Notre méthode positive nous interdit les formules abstraites toutes faites qui s'opposeraient à ce critère de relativité aujourd'hui reconnu comme le propre de la phénoménologie et de la connaissance. La tendance actuelle de la doctrine républicaine est de retrouver les individualités psycho-sociales et les ensembles organiques qui semblaient dépassés, comme l'autonomie (ou communauté) régionale, etc..., et j'y vois la preuve qu'elle tend résolument à se libérer des oppressions étatiques. C'est plus qu'un problème de décentralisation bourgeoise, c'est un problème de liberté; c'est la tendance à s'affranchir de l'oppression qu'exerce la coercition étatique, laquelle n'est pas ce minimum d'«État» justifiable ou explicable à un moment donné des rapports humains mais tout simplement la création artificielle d'un organisme biológico-social ou de classe qui entend opprimer certaines classes et certains individus.

La tendance idéaliste, mais non pas mystique, de la doctrine républicaine rejoint un anarchisme que Bovio considérerait comme l'expression parfaite du républicanisme. C'est cette tendance qui fait que notre républicanisme social, qui est pour ainsi dire une préparation à l'anarchie, nous pousse à aspirer à une humanité meilleure et affranchie, une humanité qui vivrait et agirait selon des impulsions éthiques, hors de toute violence juridique.

La loi du progrès, exposée par Giuseppe Mazzini, nous confirme dans cette foi, et cette foi projette des rayons qui illuminent notre pensée et donnent une orientation à notre action.

Carlo Francesco ANSALDI

Inutile de dire avec quel intérêt et avec quelle sympathie je note l'état d'esprit dans lequel se trouvent Ansaldo et ses jeunes amis. Ils sont de tout évidence animés d'un grand désir de justice et de liberté et, étant donné la largeur de vue dont ils font preuve pour affronter le problème, il est clair que la divergence qu'il y a entre eux et nous ne peut que s'atténuer jusqu'à disparaître.

D'ailleurs les républicains peuvent trouver les principes fondamentaux dont nous sommes partis jusque dans leurs propres traditions et dans les doctrines de leurs grands hommes. Chez Cattaneo, chez Ferrari, par exemple, il y a une première approche de cette solution radicale que les anarchistes apportent au problème.

Mais pour que la discussion ne s'égaré pas dans des considérations philosophiques abstraites et pour qu'on puisse plus vite établir quels sont les points qui nous rapprochent et ceux qui nous divisent en tant qu'hommes d'action et en tant que partis tournés vers l'action, qu'il me soit permis de poser ou de reposer le problème sur le plan pratique.

Supposons que la monarchie soit tombée (ce sera là le point de départ de notre activité créatrice, et cela devra se produire tôt ou tard). L'armée a fraternisé avec le peuple, ou elle a cessé partout toute résistance; la police s'est enfuie; les autorités, y compris le roi, ont pris la fuite ou ont abdicé tout pouvoir, d'une façon ou d'une autre.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici sur la façon dont le mouvement peut commencer et se développer: par une attaque directe contre les forces armées de l'État, ou par la prise de possession des usines, etc..., par les travailleurs qui, dans un second temps, entraînerait le conflit violent.

Le gouvernement est tombé. Que faire?

La méthode des républicains classiques serait de constituer dans la capitale un gouvernement provisoire qui convoquerait des élections pour nommer une Constituante. Jusqu'à ce que la Constituante à élire ait établi un nouvel ordre social, le nouveau gouvernement qui aurait assuré la sauvegarde de l'ordre public gouvernerait plus ou moins avec les lois qui existaient avant l'insurrection; il réorganiserait l'armée, il réformerait les corps armés de la police et, tout en changeant le personnel des plus hautes fonctions étatiques, il s'efforcerait de maintenir sur pied tout l'appareil d'État.

Puis viendrait la Constituante élue par des masses qui n'auraient guère été secouées par le mouvement antimonarchiste et n'en auraient tiré aucun avantage; et le travail qui a toujours été celui des assemblées parlementaires commencerait: consolider les privilèges et, sous prétexte de les légaliser, détruire les conquêtes qu'une partie du peuple aurait réussi à faire au moment de l'insurrection.

C'est la méthode qui a toujours été suivie dans tous les mouvements républicains et les républiques bourgeoises, cléricales et ploutocrates qui en sont sorties montrent assez ce qu'elle vaut.

Notre méthode serait tout autre.

Une fois les autorités monarchiques vaincues, les corps de police détruits, l'armée dissoute, nous ne reconnâtrions aucun gouvernement nouveau et encore moins s'il s'agissait d'un gouvernement central ayant la prétention de diriger et de contrôler le mouvement. Nous pousserions les travailleurs à prendre totalement possession de la terre, des usines, des chemins de fer, des bateaux; bref, de tous les moyens de production. Et nous les pousserions à organiser immédiatement la nouvelle production, en abandonnant pour toujours les travaux inutiles et nocifs et provisoirement ceux de luxe, et en concentrant la majeure partie des forces à produire les biens alimentaires et autres biens de première nécessité. Nous pousserions les travailleurs à réunir et à économiser tous les produits existants, et à organiser la consommation locale et l'échange entre localités voisines et éloignées, conformément aux exigences de la justice et aux nécessités et aux possibilités du moment. Nous veillerions à ce que les maisons vides ou peu habitées soient occupées, afin que tous aient un toit et que chacun ait un logement selon les locaux disponibles par rapport à la population. Nous nous empresserions de détruire les banques, les titres de propriété et tout ce qui représente et garantit la puissance de l'État et le privilège capitaliste. Et nous chercherions à créer une situation de fait qui puisse rendre impossible la reconstitution de la société bourgeoise.

Tout cela et tout ce qui serait également réalisé pour satisfaire les besoins des gens et pour assurer le développement de la révolution, ce serait l'œuvre de volontaires, de comités de toute sorte, de congrès locaux, intercommunaux, régionaux, nationaux qui se chargeraient de coordonner la vie sociale en prenant les accords nécessaires; en conseillant et en réalisant ce qu'ils estimeraient utile de faire; mais sans avoir le moindre droit ni les moyens d'imposer leur volonté par la force et en ne comptant, pour trouver un appui, que sur les services qu'ils rendraient et sur les nécessités imposées par la situation et reconnues comme telles par les intéressés.

Surtout pas de gendarmes, quel que soit le nom qu'ils prendraient. Mais des milices volontaires qui n'aient aucune ingérence en tant que milices dans la vie de l'ensemble de la population et qui ne seraient là que pour faire front aux possibles retours armés de la réaction ou aux attaques qui viendraient de pays étrangers qui n'auraient pas encore fait leur révolution.

Voilà les deux méthodes poussées ici à leur point extrême.

Dans la pratique, bien sûr, il y aurait des compromis parce que les anarchistes ne sont pas toute la population et parce que, même s'ils le pouvaient, ils ne voudraient pas imposer leur conception par la force. Mais en tout cas, tout en respectant la volonté des autres et en cherchant à se mettre d'accord avec eux pour une vie en commun pacifique, les anarchistes exigeraient la liberté totale de propagande et la liberté totale d'expérimenter. Que les autres fassent ce qu'ils veulent; dans tous les cas, nous, nous ne voudrions ni être exploités, ni être commandés.

La parole est aux jeunes républicains.

Errico MALATESTA.